



3 1761 09544870 0





007
2218

FABLE
DE
POLYPHÈME ET GALATÉE

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

Luis de GÓNGORA : *Sonnets amoureux*, suivis des *Sonnets funéraires et divers*, traduits en français.

GÓNGORA et MALLARMÉ, étude littéraire.

6384 pol
Fa

LUIS DE GÓNGORA

FABLE

DE

POLYPHÈME ET GALATÉE

TRADUITE DE L'ESPAGNOL

ET PRÉCÉDÉE D'UNE

ODE A GÓNGORA

PAR

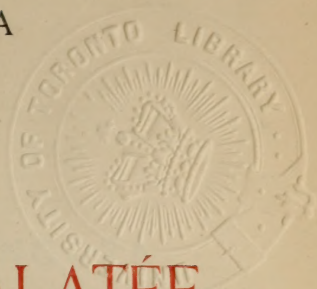
Marius ANDRÉ

TEXTE ESPAGNOL EN REGARD



167743.
25.11.21.

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6





Digitized by the Internet Archive
in 2013

ODE
A DON LUIS DE GÓNGORA

Offrande à ses mânes
de la version française
de « Polyphème et Gala-
tée ».

*Aïeul, à la muette horreur divine
Restitué par des âges sans foi,
Du rivage élyséen qu'illumine
Ton rouge laurier de poète-roi
N'entends-tu sonner l'heure cristalline
Jusque vers l'éther haussant son émoi,
Et n'entends-tu quelque dryade amène
Chantant ton los aux marges de la Seine?*

*Accent un peu pèlerin, — mais barbare,
Non ! puisqu'il est d'un clair parler roman.
Parentes sont l'une et l'autre cithare,
En deux peuples fleurit le même sang,
Louve, le tien ! c'est le même carrare
Qui fait le nom hispanique et le franc
Immortels ; leurs cepts sont de même treille,
Et Don Rodrigue est grandi par Corneille.*

*Si donc en ma main prenant celle (ô neige !)
De Galatée audacieux je fus,
Nul ne dira que je suis sacrilège
Comme le serait un Sarmate obtus.
Mes doigts sont purs, ô maître, mais que n'ai-je
Un souffle plus puissant, plus de vertus
Pour mieux réduire aux vocables de France
Ton harmonie ensemble et ta science !*

*Force persuasive et foi hautaine
Illustraient la terre et l'eau de sillons,
Battaient dans le coeur du Grand Capitaine
Et donnaient vie aux voiles des Colombes,
Cortès domptait la Bête mexicaine,
Tous faisaient reculer les horizons,
Et plus une entreprise semblait folle,
Plus la sollicitait l'âme espagnole.*

*Or le Capitaine élu par les Muses,
Leur Hernan Cortès et leur grand marin,
Dominateur de piètres cornemuses
Et, d'un envol au-dessus du ravin
Où grouillent les moutons, les chiens, les buses,
Allant baiser le saphir souverain
(Pendant qu'un vol obscur qui rase l'herbe
Voudrait, poltron, démentir sa superbe),*

*Le découvreur de mers non naviguées
Qui chaque nuit à Phébus sont tombeaux,
L'ordonnateur, ô nymphes délaissées,
D'autels à vous dédiés et si beaux
De roses à des roses enlacées
Par l'ensorcellement d'hymnes nouveaux
Jaillissant d'une bouche ardente et sage
Comme encor n'en avait ouï le Tage,*

*N'est-ce toi, Góngora? Mais qui serait-ce
Sinon toi qui sus joindre dans tes mains
L'œillet castillan au myrte de Grèce,
Les lys de Marie aux lauriers romains,
Puis, rudoyant l'andalouse paresse,
Parmi les oiseaux gravis les chemins
Durs — si délicieux — du mont Parnasse
Que ne tentait nulle majeure audace!*

*Or à l'audace trop belle un barbare
Destin s'oppose, injurieux destin !
Car si Phébus, pour toi second Icare,
Fut maître bienveillant et peu lointain,
Illumina ton front d'un rayon rare,
Brûlant quelquefois, jamais incertain,
Ne crut-on pas sous la funèbre pierre
Avoir scellé l'une et l'autre lumière ?*

*Et ce fut alors la victoire obscure,
Sans honneur, des sots et des envieux,
Le silence quand ce n'était l'injure
Fait à ton nom sacré, chéri des dieux ;
Perdu fut le flot de la source pure
Et vierge tombant d'un sommet neigeux.
Au bord du Bétis seule Philomèle
Se rappelait tes accents et ton aile.*

*Mais la lumière perce le porphyre
Où pour toujours elle était, disait-on,
Éteinte avec ton corps, avec la Lyre.
Non ! la Lyre ne meurt, ni le rayon,
Phébus, de ton char, malgré le délire
Qui croit tuer d'une négation.
Le dise Ronsard de qui la mémoire
Subit aussi son éclipse de gloire !*

*Et voici qu'enfin sur le bord tranquille
Où t'accueillirent notre Vendômois,
Lucain comme toi Cordouan, Virgile
Et le divin Homère roi des rois,
Voici, Don Luis, ombre errante et subtile,
Que de fraîches couronnes tu reçois
La fête. Prends ! en elles luit et danse,
Rythme et couleurs, l'hommage de la France.*

Marius ANDRÉ.

POLYPHÈME ET GALATÉE

AL EXCELENTISSIMO SEÑOR
CONDE DE NIEBLA

Estas que me dictò rimas sonoras
Culta si, aunque bucolica Thalia,
O excelso Conde! en las purpureas horas
Que es rosa la alba y rosicler el dia,
Agora que de luz tu Niebla doras,
Escucha al son de la zamponia mia,
Si ya los muros no te ven de Huelva
Peinar el viento y fatigar la selva.

AU TRÈS EXCELLENT SEIGNEUR
COMTE DE NIEBLA

Ces rimes sonores que me dicta
Une docte, oui, quoique bucolique Thalie,
O comte excellent ! — en les heures pourprées
Où rose est l'aube et le jour incarnat,
A présent que de lumière tu dores ta Niebla
Écoute-les au son de mon chalumeau,
Puisque les murs de Huelva ne te voient
Peigner le vent et fatiguer la forêt.

Templado, pula en la maestra mano
El generoso pajaró su pluma,
O tan mudo en la alcandora, que en vano
Aun desmentir el cascabel presume;
Tascando haga el freno de oro cano
Del cavallo andaluz la ociosa espuma;
Gima el lebrél en el cordón de seda,
Y al cuerno enfin la cítara suceda.

Treguas al exercicio sean robusto
Ocio atento, silencio dulce, en quanto
Debaxo escuchas del dosel angusto
Del musico jayan el fiero canto;
Alterna con las Musas oy el gusto;
Que si la mia puede ofrecer tanto
Clarín, y de la fama no segundo,
Tu nombre oiran los terminos del mundo.

A jeun, sur le poing du maître, polisse
Le généreux oiseau son plumage,
Ou si muet sur la perche, qu'il présume
Mais vainement démentir son grelot;
Au cheval andalou fasse l'ocieuse écume
Ronger le frein d'or blanchi;
Gémisse le lévrier au cordon de soie,
Et qu'enfin au cor la cithare succède !

Trève à l'exercice robuste fassent
Un loisir attentif, un doux silence, tandis
Que sous le dais auguste tu écoutes
Du musicien géant la fière chanson.
Ce jour, alternent tes goûts avec les Muses
Et si la mienne peut t'offrir un clairon
Tel qu'il ne soit le second de la Renommée,
Ton nom ouïront les termes du monde.

FABULA

Donde espumoso el mar siciliano
El pie argenta de plata al Lilibeo,
Boveda de las fraguas de Vulcano
O tumba de los huessos de Tifeo,
Palidas señas cenizoso un llano,
Quando no del sacrilego deseo,
Del duro oficio da; alli una alta roca
Mordaça es a una gruta de su boca.

FABLE

Là où l'écumeuse mer sicilienne
Pare d'argent le pied de Lilybée,
Voûte des forges de Vulcain
Ou tombe des os de Typhée,
Une plaine cendreuse donne de pâles marques
Sinon d'un sacrilège désir
Du moins d'un dur office ; là un haut rocher
Est baillon à la bouche d'une grotte.

Guarnicion tosca deste escollo duro
Troncos robustos son, a cuya greña
Menos luz deve, menos aire puro,
La caverna profunda que a la peña;
Caliginoso lecho el seno oscuro
Ser de la negra noche nos enseña
Infame turba de nocturnas aves,
Gimiendo tristes y volando graves.

Deste pues formidable de la tierra
Bosteço el melancólico vacío
A Polifemo, horror de aquella sierra,
Barbara choça es, albergue umbrio
Y redil espacioso, donde encierra
Quanto las cumbres asperas cabrio
De los montes esconde; copia bella
Que un silvo junta y un peñasco sella.

Rude garniture de ce dur écueil,
Sont des troncs robustes à la crinière desquels
Doit moins de lumière et moins d'air pur
La profonde caverne qu'au bloc de pierre.
Son sein obscur est couche caligineuse
De la noire nuit : nous l'enseigne
Une infâme tourbe de nocturnes oiseaux
Gémissant tristes et volant graves.

Adonc de ce formidable baillement
De la terre le mélancolique vide
Est de Polyphème, horreur de ces montagnes,
La barbare cabane, l'abri sombre,
Et la spacieuse étable où il enclôt
Tout le bétail cachant les âpres sommets
Des montagnes, — beau troupeau
Qu'un sifflement rassemble et que scelle un rocher.

Era un monte de miembros eminente
Este que, de Neptuno hijo fiero,
De un ojo ilustra el orbe de su frente,
Emulo casi del mayor luzero;
Ciclope a quien el pino mas valiente
Baston le obedecia tan ligero,
Y al grave peso junco tan delgado,
Que en un dia era baston y otro cayado.

Negro el cabello, imitador undoso
De las oscuras aguas del Leteo,
Al viento, que lo peina proceloso,
Buela sin orden, pende sin aseo;
Un torrente es su barba impetuoso,
Que adusto hijo deste Pirineo
Su pecho inunda, o tarde, o mal, o en vano,
Sulcada aun de los dedos de su mano.

C'est un mont de membres éminent
Celui qui, de Neptune fils fier,
Illustre l'orbe de son front d'un œil
Émule quasi du plus grand astre;
Cyclope à qui un pin très vigoureux
Bâton était obéissant et si léger,
Et sous son grave poids jonc si délié :
Un jour bâton et un autre houlette.

Noire, sa chevelure, imitatrice ondoyante
Des obscures eaux du Léthée,
Au vent qui la peigne procelleux
Vole sans ordre, pend sans soin.
Torrent impétueux est sa barbe
Qui, aduste enfant de cette Pyrénée,
Inonde sa poitrine — tard, mal ou vainement
Sillonnée des doigts de sa main.

No la Trinacria en sus montañas fiera
Armò de crueldad, calçò de viento,
Que redima veloz, salve ligera
Su piel manchada de colores ciento;
Pellico es ya la que en los bosques era
Mortal horror al que con passo lento
Los bueyes a su albergue reducía,
Pisando la dudosa luz del dia.

Cercado es, quanto mas capaz, mas lleno.
De la fruta el çurron casi abortada,
Que el tardo otoño dexa al blando seno
De la piadosa yerba encomendada;
La serva, a quien le da rugas el heno,
La pera, de quien fue cuna dorada
La rubia paxa, y palida tutora
La niega avara, y prodiga la dora.

La Trinacrie en ses montagnes
N'arma de cruauté, ne chaussa de vent
Nul fauve qui, véloce, rédime ou, léger, sauve
Sa peau tachetée de cent couleurs.
Tôt il est fourrure lui qui dans les bois était
Mortelle horreur à qui d'un pas lent
Réduisait les bœufs à leur abri
En foulant la douteuse lumière du jour.

D'autant plus rempli qu'il est plus vaste
Son sac est un enclos de fruits à peine noués,
De ceux que la tardive automne laisse confiés
Au sein douillet de l'herbe charitable :
La sorbe qui prend rides dans le foin,
La poire dont fut berceau doré
La blonde paille, pâle tutrice
Qui, avare, la nie et, prodigue, la dore.

Eriço es el çurron de la castaña,
Y entre el membrillo, o verde o datilado,
De la mançana hipocrita que engaña
A lo palido no, a lo arrebolado;
Y de la encina, honor de la montaña,
Que pavellon al siglo fue dorado,
El tributo, alimento, aunque grossero,
Del mejor mundo, del candor primero.

Cera y cañamo uniò (que no deviera)
Cien cañas, cuyo barbaro ruido
De mas ecos que uniò cañamo y cera
Albogues duramente es repetido;
La selva se confunde, el mar se altera,
Rompe Triton su caracol torcido,
Sordo huye el baxel a vela y remo :
Tal la musica es de Polifemo.

Ce sac est hérisson de la châtaigne,
Du coing vert ou au jaune de datte,
De la pomme hypocrite qui trompe
Par sa pâleur, non, mais par son rouge ;
Et du chêne, honneur de la montagne,
Qui fut pavillon au siècle doré,
Il garde le fruit, aliment, quoique grossier,
Du monde le meilleur, de la candeur première.

Cire et chanvre ont uni (ils ne l'eussent dû !)
Cent roseaux dont le bruit barbare
Est durement répété par plus d'échos
Que n'unirent de tiges chanvre et cire.
La forêt en est confondue, la mer s'altère,
Rompt Triton sa trompe tordue,
Assourdi fuit le vaisseau à voiles et rames :
Telle est la musique de Polyphème.

Ninfa, de Doris hija, la mas bella
Adora que viò el reyno de la espuma;
Galatea es su nombre y dulce en ella
El terno Venus de sus Gracias suma;
Son una y otra luminosa estrella,
Luzientes ojos de su blanca pluma;
Si roca de cristal no es de Neptuno,
Pavon de Venus es, cisne de Juno.

Purpureas rosas sobre Galatea
La Alba entre lilijs candidos deshoja;
Duda el Amor qual mas su color sea,
O purpura nevada, o nieve roja;
De su frente la perla es Eritrea
Emula vana; el ciego dios se enoja,
Y condenado su esplendor, la dexa
Pender en oro al nacar de su orexa.

La fille de Doris, la nymphe la plus belle
Il adore ! que vit le royaume de l'écume.
Galatée est son nom et, suave, en elle
Vénus la triade de ses Grâces résume.
Sont une et une autre lumineuse étoile
Les yeux brillants de sa blanche plume.
Si roche de cristal elle n'est de Neptune
Paon de Vénus elle est ou cygne de Junon.

De pourpres roses sur Galatée
L'Aube entre des lys candides effeuille.
Doute l'Amour si sa couleur est plus
Pourpre neigée ou neige rouge.
De son front est la perle d'Erythrée
Vaine rivale ; le dieu aveugle se fâche
Et, condamnée sa splendeur, la fait
Pendre, en or, à la nacre de l'oreille de Galatée.

Embidia de las ninfas y cuidado
De quantas honra el mar deidades era,
Pompa del marinero Niño alado
Que sin fanal conduce su venera.
Verde el cabello, el pecho no escamado,
Ronco si, escucha a Glauco la ribera
Inducir a pisar la bella ingrata
En carro de cristal campos de plata.

Marino joven las ceruleas sienes
Del mas tierno coral ciñe Palemo,
Rico de quantos la agua engendra bienes
Del Faro odioso al Promontorio extremo,
Mas en la gracia igual, si en los desdenes
Perdonado algo mas que Polifemo,
De la que aun no le oyò, y calçada plumas,
Tantas flores pisò como el espumas.

Elle était jalousie des nymphes et tendresse
De tous les dieux qu'honore la mer,
Magnificence du marinier *Enfant ailé*
Qui sans fanal conduit sa conque.
Le rivage écoute Glaucus aux cheveux verts,
A la poitrine non écaillée, rauque,
Induire la belle ingrata à fouler
Sur un char de cristal des champs d'argent.

Jeune marin ceignant ses tempes *céruleennes*
Du plus tendre corail, *Paléon*
Est riche de tout ce que l'eau engendre de biens
Du Phare odieux au Promontoire extrême.
Il ne gagne pas plus les grâces — bien que dans le dédain
Un peu plus pardonné que *Polyphème* —
De celle qui, sans même l'ouïr, chaussée de plumes,
Autant de fleurs foula que lui d'écumes.

Huye la bella ninfa, y el marino
Amante nadador ser bien quisiera,
Ya que no aspid a su pie divino,
Dorado pomo a su veloz carrera.
Mas qual diente mortal, qual metal fino,
La fuga suspender podrà ligera
Que el desden solicita? O quanto yerra
Delfin que sigue en agua corça en tierra!

Sicilia en quanto oculta, en quanto ofrece
Copa es de Baco, huerto de Pomona;
Tanto de frutas esta la enriquece
Quanto aquel de razimos la corona;
En carro que estival trillo parece,
A sus campañas Ceres no perdona,
De cuyas fertilissimas espigas,
Las provincias de Europa son hormigas.

Fuit la belle nymphe, et le marin
Amant nageur voudrait bien être
(Puisque non aspic à son pied divin)
Pomme dorée à sa rapide course.
Mais quelle dent mortelle, quel métal fin
Pourra suspendre la fuite légère
Que le dédain précipite? Oh! combien se méprend
Dauphin suivant dans l'eau une biche sur terre!

Sicile en tout ce qu'elle occulte et offre
Est coupe de Bacchus, verger de Pomone;
Celle-ci l'enrichit d'autant de fruits
Que de raisins l'autre la couronne.
Sur son char qui paraît une herse estivale
Cérès jamais ne néglige ses campagnes
Aux épis profusément fertiles
Dont les provinces d'Europe sont les fourmis.

A Pales su viciosa cumbre deve
Lo que a Ceres, y aun mas, su vega llana,
Pues si en la una granos de oro llueve,
Copas nieva en la otra mil de lana;
De quantos siegan oro, esquilan nieve
O en pipas guardan la exprimida grana,
Bien sea religion, bien amor sea,
Deidad, aunque sin templo, es Galatea.

Sin aras, no ! que el margen donde para
Del espumoso mar su pie ligero,
Al labrador de sus primicias ara,
De sus esquilmos es al ganadero;
De su copia a la tierra poco avara
El cuerno vierte el hortelano entero
Sobre la mimbre que texiò, prolija
Si artificiosa no, su honesta hija.

A Palès sa vigoureuse cime doit
Ce qu'à Cérés sa vallée — et plus encore —
Car si sur l'une pleuvent des grains d'or
Sur l'autre neigent à milliers des flocons de laine.
De tout ce qu'on fauche d'or et tond de neige,
De tout ce que gardent les futailles de raisins exprimés,
Galatée, soit religion soit amour,
Est la déesse quoique sans temple.

Sans autel, non ! car la marge de la mer écumeuse
Où elle arrête son pied léger
Est au laboureur autel de ses prémices
Et de sa tonte à l'éleveur ;
Pour elle le jardinier verse entière
La corne d'abondance généreuse à ce pays
Sur la corbeille qu'a tressée, proluxe
Si artificieuse non, son honnête fille.

Arde la juventud, y los arados
Peinan las tierras que surcaron antes,
Mal conducidos, quando no arrastrados
De tardos bueyes, qual su dueño errantes.
Sin pastor que los silve, los ganados
Los cruxidos ignoran resonantes
De las hondas, si en vez del pastor pobre
El Zefiro no silva, o cruxe el robre.

Mudo la noche el can, el dia dormido,
De cerro en cerro, y sombra en sombra yace;
Bala el ganado, al misero balido
Nocturno el lobo de las selvas nace;
Cebase, y fiero dexa humedecido
En sangre de una lo que la otra paca.
Revoca Amor los silvos a su dueño
El silencio del can siga o el sueño.

Arde la jeunesse, et les araires
Effleurent les terres qu'auparavant ils sillonnaient,
Mal conduits ou traînés
Par de tardifs bœufs tels leur maître errants.
Sans berger qui les siffle les troupeaux
Ignorent les craquements résonnants
Des frondes si, au lieu du berger pauvre,
Le zéphyr ne siffle ou ne craque le chêne.

La nuit, se tait le chien qui, le jour, endormi,
De tertre en tertre, d'ombre en ombre, gît.
Bêle le troupeau et, à son malheureux bêlement,
Nocturne le loup des forêts surgit,
S'acharne et, féroce, laisse humecté
Du sang de l'une ce que l'autre paîtra.
Amour révoque les sifflements de leur maître
Qui suit le silence du chien ou le sommeil.

La fugitiva ninfa en tanto, donde
Hurta un laurel su tronco al sol ardiente,
Tantos jazmines quanta yerba esconde,
La nieve de sus miembros da a una fuente :
Dulce se quexa, dulce se responde
Un ruiseñor a otro, y dulcemente
Al sueño da sus ojos la armonia
Por no abrasar con tres soles el dia.

Salamandra del sol vestido estrellas
Latiendo el Can del cielo estava, quando,
Polvo el caballo, humedas centellas
Sino ardientes aljofares sudando,
Llegò Acis, y de ambas luces bellas
Dulce occidente viendo al sueño blando,
Su boca diò y sus ojos quanto pudo
Al sonoro cristal, al cristal mudo.

La fugitive nymphe, cependant, là où
Dérobe un laurier son tronc au soleil ardent,
Donne au bord d'une fontaine autant de ses jasmins
Que la neige de son corps couvre d'herbe.
Doux se lamentent, doux se répondent
Un rossignol à un autre et doucement
Au sommeil donne les yeux de Galatée l'harmonie
Afin que n'embrasent trois soleils le jour.

Salamandre du Soleil vêtu d'étoiles
Le Chien du ciel aboyait, lorsque,
Poussiéreux les cheveux, d'humides étincelles
Sinon une ardente rosée suant,
Vint Acis et, des deux belles lumières
Voyant le doux occident dans le sommeil mol,
Sa bouche il donna et ses yeux tant qu'il put
Au sonore cristal, au cristal muet.

Era Acis un venablo de Cupido,
De un fauno medio hombre y medio fiera,
En Simetis, hermosa ninfa, havido,
Gloria del mar, honor de su ribera;
Al bello iman, al idolo dormido,
Acero sigue, idolatra venera;
Rico de quanto el huerto engendra pobre,
Rinden las vacas y fomenta el robre,

El celestial humor recien quaxado
Que la almendra guardò entre verde y seca,
En blanca mimbre se lo puso al lado,
Y un copo en verdes juncos de manteca,
En breve corcho, pero bien labrado,
Un rubio hijo de una encina hueca,
Dulcissimo panal, a cuya cera
Su nectar vinculò la primavera.

Était Acis un javelot de Cupidon.
D'un faune demi-dieu et demi-animal
Syméthis l'avait eu, la belle nymphe,
Gloire de la mer, honneur de son rivage.
Acier il suit, idolâtre il vénère
Le bel aimant, l'idole endormie.
Riche de tout ce qu'engendre un pauvre jardin,
Rendent les vaches et fomentent le chêne,

Il déposa près d'elle en une corbeille d'osier
L'humeur céleste récemment caillée
Que gardait l'amande ni verte ni sèche,
Une motte de beurre entre des joncs verts,
Dans un liège menu mais bien travaillé
Un blond enfant du creux d'un chêne,
Délicieux rayon de miel dont la cire
Perpétue le nectar du printemps.

Caluroso al arroyo da las manos,
Y con ellos las ondas a su frente
Entre dos mirtos que, de espuma canos,
Dos verdes garças son de la corriente;
Vagas cortinas de volantes vanos
Corriò Favonio lisongeramente,
A la de viento quando no sea cama
De frescas sombras, de menuda grama.

La ninfa pues la sonora plata
Bullir sintiò del arroyuelo apenas,
Quando, a sus verdes margenes ingrata,
Segur se hizo de sus azucenas;
Huyera, mas tan frio se desata
Un temor pereçoso por sus venas,
Que a la precisa fuga, al presto buelo
Grillos de nieve fue, plumas de yelo.

Chaleureux, dans le ruisseau il plonge ses mains
Puis par elles porte les ondes à son front,
Entre deux myrtes qui d'écume blanchis
Deux hérons verts sont du courant.
Favone tira flatteusement
Les vagues courtines de voiles vains
Au lit de plein air ou
De fraîches ombres, de menu gazon.

Adonc la nymphe, à peine eut-elle entendu
Bouillonner l'argent sonore du ruisseau
Que, à ses vertes rives ingrate,
Elle se fit la faux de leurs lys.
Elle fuirait; mais froide se délaie .
Une paresseuse frayeur dans ses veines
Qui à la pressante fuite, au preste vol,
Fut ceps de neige, plumes de glace.

Fruta en mimbres hallò, leche exprimida
En juncos, miel en corcho, mas sin dueño,
Si bien al dueño deve agradecida
Su deidad culta venerado el sueño;
A la ausencia mil vezes ofrecida
Este de cortesía no pequeño
Indicio la dexò, aunque estava elada,
Mas discursiva y menos alterada.

No al ciclope atribuye, no, la ofrenda,
No a satiro lascivo ni a otro feo
Morador de las selvas, cuya rienda
El sueño afloxa que afloxò el deseo;
El niño dios entonces de la venda,
Gloriosa ostentacion, alto trofeo,
Quiere que al arbol de su madre sea
El desden hasta alli de Galatea.

Elle trouva dans la corbeille du lait exprimé
Entre des joncs, du miel en rayons, mais sans maître.
A ce maître qui a adoré sa divinité
Elle doit reconnaissante son sommeil respecté.
A l'absence inclinée mille fois,
Cet indice non infime de courtoisie
La retient et, bien que glacée encore,
Elle est plus discursive et moins altérée.

Non au Cyclope elle attribue, non ! l'offrande,
Ni à un satyre lascif, ni à un autre laid
Habitant des forêts car, chez eux, les brides lâchées
Par le désir l'eussent été plus encore par son sommeil.
Alors le petit dieu au bandeau veut
Que — glorieuse ostentation, haut trophée ! —
L'arbre de sa mère s'orne
Du dédain jusque-là de Galatée.

Entre las ramas del que mas se lava
En el arroyo mirto levantado,
Carcas de cristal hizo, sino aljava,
Su blanco pecho de un harpon dorado;
El monstruo de rigor, la fiera brava
Mira la ofrenda ya con mas cuidado,
Y aun siente que a su dueño sea devoto
Confuso alcaide mas el verde soto.

Llamaralo, aunque muda, mas no sabe
El nombre articular que mas querria,
Ni lo ha visto, si bien pincel suave
Lo ha bosquejado ya en su fantasia;
Al pie no tanto ya del temor grave
Fia su intento, y timida en la umbria
Cama de campo, y campo de batalla,
Fingiendo sueño al cauto garçon halla.

Caché dans les rameaux de celui des hauts myrtes
Qui se lave le plus dans le ruisseau,
Il fait de la blanche poitrine
Un carquois de cristal au dard doré.
Le monstre de rigueur, la farouche
Contemple l'offrande déjà avec plus de tendresse
Et regrette même que le vert bocage garde encore
Dans des touffes confuses son maître pieux.

Elle l'appellerait, bien que sans voix, mais elle ne sait
Articuler le nom qu'elle veut le plus,
Ni elle ne l'a vu, mais un pinceau suave
L'a esquissé dans sa fantaisie.
A son pied qui de crainte n'est plus si grave
Elle fie son dessein et, timide, sur la sombre
Et vaste couche — champ bientôt de bataille —
Elle trouve l'avisé jouvenceau feignant de dormir.

El vulto viò, y haziendolo dormido,
Librada en un pie toda, sobre el pende,
Urbana al sueño, barbara al mentido
Retorico silencio que no entiende.
No el ave reyna assi el fragoso nido
Corona inmovil mientras no deciendo,
Rayo con plumas, al milano pollo
Que la eminencia abriga de un escollo,

Como la Ninfa bella, compitiendo
Con el garçon dormido en cortesia.
No solo para, mas el dulce estruendo
Del lento arroyo enmudecer querria;
A pesar luego de las ramas, viendo
Colorido el bosquejo que ya havia
En su imaginación Cupido hecho
Con el pincel que le clavò en su pecho,

Elle aperçut le visage et, le croyant endormi,
Dressée toute sur un pied, au-dessus de lui elle pend,
Urbaine au sommeil, barbare à la menteuse
Rhétorique du silence qu'elle ne comprend pas.
Moins tendu est l'oiseau royal — couronnant, immobile,
Un âpre nid avant de tomber,
Foudre emplumée, sur le milan
Qu'abrite l'éminence d'un roc —,

Que la nymphe belle, rivalisant
Avec le dormant jouvenceau de courtoisie.
Non seulement elle est en arrêt, mais elle voudrait
Le doux fracas du lent ruisseau rendre muet.
Bientôt, malgré les branches elle voit
Achevée en coloris l'esquisse que Cupidon
Dans son imagination avait tracée
Avec le pinceau cloué dans son sein.

De sitio mejorada, atenta mira
En la disposicion robusta aquello
Que si por lo suave no la admira,
Es fuerça que la admire por lo bello.
Del casi tramontado sol aspira
A los confusos rayos su cabello;
Flores su boço es, cuyos colores,
Como duerme la luz, niegan las flores.

En la rustica greña yaze oculto
El aspid del intonso prado ameno
Antes que del peinado jardin culto
En el lascivo regalado seno;
En lo viril desata de su vulto
Lo mas dulce el Amor de su veneno;
Bebelo Galatea, y da otro passo
Por apurarla la ponçona al vasso.

Elle change de place et peut contempler mieux,
Attentive, sur le visage mâle la bouche
Qui, si elle ne peut en goûter la suavité,
Force par la beauté son admiration.
La chevelure d'Acis aspire à égaler les rayons confus
Du soleil quasi évanoui.
Fleurs est le dessus de sa lèvre; mais ces fleurs
Parce que la lumière dort refusent leurs couleurs.

L'aspic gît caché dans la rustique crinière
D'un amène pré non tondu, plutôt
Que dans le sein lascif et délicat
D'un jardin trop soigné et peigné.
Sur la virilité de ce visage répand
Le plus doux, Amour, de son venin;
Le boit Galatée et fait un pas de plus
Pour épuiser le poison à la coupe.

Acis, aun mas de aquello que dispensa
La bruxula del sueño vigilante,
Alterada la ninfa esté o suspensa,
Argos es siempre atento a su semblante,
Lince penetrador de lo que piensa,
Ciñalo bronce o murelo diamante;
Que en sus Paladiones Amor ciego,
Sin romper muros introduce fuego.

El sueño de sus miembros sacudido,
Gallardo el joven su persona ostenta,
Y al marfil luego de sus pies rendido,
El coturno besar dorado intenta;
Menos ofende el rayo prevenido
Al marinero, menos la tormenta
Prevista le turbò o pronosticada :
Galatea lo diga, salteada.

Acis voit plus que ne dispense
Par un petit trou le vigilant sommeil.
De la nymphe altérée ou en suspens
Il est l'Argus attentif à son visage,
Il est le lynx pénétrant sa pensée
Ceinte de bronze ou murée de diamant,
Car en ses Palladions Amour aveugle
Sans briser des remparts introduit la flamme.

Secoué le sommeil de ses membres,
Gaillard le jouvenceau ostente sa personne
Puis, rendu à l'ivoire des pieds de la nymphe,
Il tente de baiser le cothurne doré.
Moins est offensé par la foudre
Le marin averti, et il est moins troublé
Par la tourmente pronostiquée ou prévue :
Le dise Galatée, assaillie !

Mas agradable, menos zahareña,
Al mancebo levanta venturoso,
Dulce ya concediendole risueña
Pazes no al sueño, treguas si al reposo;
Lo concavo hazia de una peña,
A un fresco sitial dosel umbroso,
Y verdes celosias unas yedras
Trepando troncos y abraçando piedras.

Sobre una alfombra que imitara en vano
El Tirio sus matizes, si bien era
De quantas sedas ya hilò gusano,
Y artifice texiò la Primavera,
Reclinados al mirto mas loçano,
Una y otra lasciva, si ligera,
Paloma se calò, cuyos gemidos,
Trompas de amor, alteran sus oidos.

Plus bienveillante, moins intraitable,
Le jouvenceau elle relève — fortuné.
Douce elle concède et gracieuse
Non paix au sommeil mais trêve, oui, pour le repos.
La concavité d'un rocher faisait
A un siège frais dais ombreux
Et un vert treillis était de lierres
Grimpant aux troncs et embrassant les rocs.

Sur un tapis dont ne saurait
Le Tyrien imiter les nuances, composé
De quantes soies la Primevère
Fila, ver et, artisan, tissa,
Ils s'accotaient au myrte le plus superbe
Quand, lascive et légère,
S'y posa une colombe et une autre dont les gémissements,
Trompes d'amour, troublent leur ouïe.

El ronco arrullo al joven solicita;
Mas con desvios Galatea suaves
A su audacia los terminos limita,
Y el aplauso al concento de las aves;
Entre las ondas y la fruta imita
Acis al siempre ayuno en penas graves;
Que en tanta gloria inferno son no breve
Fugitivo cristal, pomos de nieve.

No a las palomas concediò Cupido
Juntar de sus dos picos los rubies,
Quando al clavel el joven atrevido
Las dos hojas le chupa carmesies;
Quantas produce Pafo, engendra Gnido
Negras violas, blancos alhelies
Llueven sobre el que amor quiere que sea
Talamo de Acis ya y de Galatea.

Le rauque roucoulement sollicite le jouvenceau,
Mais avec de suaves revirades Galatée
Limite le champ de son audace
Et l'applaudissement au concert des oiseaux.
Entre les ondes et le fruit Acis imite
Celui que torture un jeûne sans fin;
Car parmi tant de délices, quel enfer sont
Un fugitif cristal et des pommes de neige !

Cupidon ne concédait encore aux colombes
De joindre les rubis de leurs deux becs
Quand le jouvenceau enhardi
Suça de l'œillet les pétales cramoisis.
Tout ce que produit Paphos et engendre Gnide
De noires violettes, de blanches giroflées
Pleut sur le tapis dont Amour veut qu'il soit
La couche nuptiale d'Acis et Galatée.

Su aliento humo, sus relinchos fuego,
Si bien su freno espumas, ilustrava
Las columnas Eton que erigió el Griego
Do el carro de la luz sus ruedas lava,
Quando de amor el fiero jayan ciego
La cerviz oprimiò a una roca brava,
Que a la playa, de escollos no desnuda,
Lanternas es ciega y atalaya muda.

Arbitro de montañas y ribera,
Aliento diò en la cumbre de la roca
A los albogues que agregò la cera
El prodigioso fuelle de su boca;
La ninfa los oyò, y ser mas quisiera
Breve flor, yerba humilde, tierra poca,
Que de su nuevo tronco vid lasciva,
Muerta de amor, y de temor no viva.

Son souffle lançant de la fumée, ses hennissements du feu,
Le frein couvert d'écumes, Ethon
Illustre les colonnes érigées par le Grec
Où le char de la lumière lave ses roues,
Lorsque d'amour le fier géant ivre
Opprime le cou d'un âpre rocher
Qui pour la plage non dénudée d'écueils
Est lanterne aveugle et vigie muette.

Arbitre de montagnes et de rivages,
Sur le sommet du rocher il donna de l'haleine
Aux roseaux qu'avait joints la cire,
Avec le prodigieux soufflet de sa bouche.
La nymphe les entend et elle aimerait mieux être
Briève fleur, herbe humble, pincée de terre
Que vigne lascive de ce nouveau tronc,
Morte d'amour et tuée par l'effroi.

Mas (cristalinos pampanos sus braços !)
Amor la implica si el temor la añuda
Al infelice olmo que pedaços
La segur de los zelos harã aguda;
Las cavernas en tanto, los ribaços
Que ha prevenido la zampoña ruda,
El trueno de la voz fulminò luego;
Referidlo, Pierides, os ruego :

« O bella Galatea, mas suave
Que los claveles que troncò la Aurora,
Blanca mas que las plumas de aquella ave
Que dulce muere y en las aguas mora;
Igual en pompa al pajaro que grave
Su manto azul de tantos ojos dora
Quantas el celestial zafiro estrellas;
O tu que en dos incluyes las mas bellas !

Mais (pampres cristallins, ses bras !)
Amour l'implique si l'effroi la noue
Au malheureux orme qu'en morceaux
Mettra la faux des jalousies — aigüe.
Les cavernes cependant et les coteaux
Que le dur chalumeau a prévenus
Retentirent bientôt du tonnerre de la voix.
Rapportez-le, Piérides, je vous prie :

« O belle Galatée, plus suave
Que les œillets coupés à l'aurore,
Blanche plus que les plumes de cet oiseau
Qui meurt doucement et dans les eaux habite,
Égale en splendeur à cet autre qui, grave,
Dore son manteau bleu d'autant d'yeux
Que le céleste saphir a d'étoiles,
O toi qui en deux inclus les plus belles !

« Dexa las ondas, dexa el rubio coro
De las hijas de Tetis, y el mar vea,
Quando niega una luz el carro de oro,
Que en dos la restituye Galatea;
Pisa la arena, que en la arena adoro
Quantas el blanco pie conchas platea,
Cuyo bello contacto puede hazerlas,
Sin concebir rozio, parir perlas.

« Sorda hija del mar, cuyas orejas
A mis gemidos son rocas al viento,
O dormida te hurten a mis quejas,
Purpureos troncos de corales ciento,
O al dissonante numero de almejas,
Marino, si agradable no, instrumento,
Coros texiendo estes, escucha un dia
Mi voz, por dulce quando no por mia.

« Laisse les ondes, laisse le chœur blond
Des filles de Thétis, et que la mer voie
Quand le char d'or refuse une lumière
Que Galatée en deux la restitue !
Foule l'arène, car sur l'arène j'adore
Tous les coquillages qu'argente le pied blanc
Dont le beau contact peut les faire,
Sans concevoir de la rosée, enfanter des perles.

« Sourde fille de la mer, dont les oreilles
A mes soupirs sont roches au vent,
Soit qu'endormie te dérobent à mes plaintes
Les troncs pourprés de milliers de coraux,
Soit qu'au son discordant de coquilles,
Instrument marin s'il n'est agréable,
Tu tisses des chœurs, écoute une fois
Ma voix pour sa douceur si ce n'est pour mienne.

« Pastor soy, mas tan rico de ganados,
Que los valles impido mas vacios,
Los cerros desparezco levantados,
Y los raudales seco de los rios;
No los que de sus ubres desatados,
O deribados de los ojos mios,
Leche corren y lagrimas; que iguales
En numero son mis bienes a mis males.

« Sudando nectar, lambicando olores,
Senos que ignora aun la golosa cabra,
Corchos me guardan mas que abeja flores
Liba inquieta e ingeniosa labra;
Troncos me ofrecen arboles mayores,
Cuyos enxambres (o el abril los abra,
O los desate el mayo), ambar distilan
Y en ruelas de oro rayos del sol hilan.

« Je suis berger, mais si riche de troupeaux
Que j'obstrue les vallées les plus vides,
Fais disparaître les hautes montagnes
Et sèche le courant des ruisseaux;
Mais non les ruisseaux qui de leurs pis tombant,
Mais non ceux qui dérivant de mes yeux
Sont courants de lait et de larmes :
Car mes biens et mes maux sont d'égale grandeur ,

« Des cavités qu'ignore la chèvre goulue
Me gardent, suant du nectar, distillant des parfums,
Des ruches plus nombreuses que les fleurs
Que, diligente, l'abeille suce et que, ingénieuse, elle travaille ;
Les arbres les plus hauts m'offrent dans leurs troncs
D'autres essaims qui — qu'avril ouvre les ruches
Ou que mai dénoue les grappes — distillent de l'ambre
Et filent sur leurs quenouilles d'or des rayons de soleil.

« Del Jupiter soy hijo de las ondas,
Aunque pastor; si tu desden no espera
A que el monarca de esas grutas hondas
En tronco de cristal te abrace nuera;
Polifemo te llama, no te escondas,
Que tanto esposa admira la ribera,
Qual otro no viò Febo mas robusto
Del pereçoso Bolga al Indio adusto.

« Sentado, a la alta palma no perdona
Su dulce fruto mi robusta mano;
En pie, sombra capaz es mi persona
De innumerables cabras el verano.
Que mucho, si de nubes se corona
Por igualarme la montaña en vano,
Y en el cielo desde esta roca puedo
Escribir mis desdichas con el dedo?

« Je suis fils du Jupiter des ondes
Bien que berger. Dédaignerais-tu
Que le monarque de ces grottes profondes
Sur un tronc de cristal t'embrassât bru?
Polyphème t'appelle, ne te cache !
Le rivage admire un si grand époux
Tel que Phébus n'en vit un autre plus robuste
Du Volga paresseux à l'Indien aduste.

« Assis, à l'altier palmier ne pardonne
Son doux fruit ma robuste main ;
Debout, ombre capable est ma personne
D'innombrables chèvres, l'été.
Quoi ! si de nuages se couronne
Pour m'égalier la montagne en vain
Et si, dans le ciel, de ce rocher, je puis
Écrire mes infortunes avec le doigt ?

« Maritimo Alcion roca eminente
Sobre sus huevos coronaba, el día
Que espejo de zafiro fue luziente
La playa azul de la persona mia;
Miréme, y luzir vi un sol en mi frente,
Quando en el cielo un ojo se veia;
Neutra el agua dudava a qual fe preste,
Al cielo humano, o al ciclope celeste.

« Registra en otras puertas el venado
Sus años, su cabeça colmilluda
La fiera cuyo cerro levantado
De helvecias picas es muralla aguda;
La humana suya el caminante errado
Diò ya a mi cueva, de piedad desnuda,
Albergue oy, por tu causa, al peregrino,
Do hallò reparo, si perdiò el camino.

« Le maritime Alcyon une roche éminente
Sur ses œufs couronnait, le jour
Que miroir de saphir brillant
Fut le rivage bleu à la personne mienne.
Je me mirai et je vis luire un soleil sur mon front
Quand en le ciel on voyait un œil;
Indécise l'eau doutait à qui prêter foi,
Au ciel humain ou au cyclope céleste.

« Registre sur d'autres portes le cerf
Ses années, et sa tête armée de défenses
La bête sauvage dont le dos élevé
De piques helvétiques est muraille aigüe.
Sa tête humaine le voyageur égaré
Donnait à mon antre dénué de pitié :
Demeure maintenant où, à cause de toi,
Le pèlerin trouve un abri s'il a perdu la route.

« En tablas dividida rica nave
Besò la playa miserablemente,
De quantas vomitò riquezas graves
Por las bocas del Nilo el Oriente;
Yugo aquel dia, y yugo bien suave,
Del fiero mar a la sañuda frente
Imponiendole estava, sino al viento,
Dulcissimas coyundas mi instrumento,

« Quando entre globos de agua entregar veo
A las arenas ligurina haya,
En caxas los aromas del Sabeo,
En cofres las riquezas de Cambaya,
Delicias de aquel mundo, ya trofeo
De Scila, que ostentado en nuestra playa
Lastimoso despojo fue dos dias
A las que esta montaña engendra Harpías.

« Brisée en pièces une riche nef
Baisa la plage misérablement,
Grave de quantes richesses vomit
Par les bouches du Nil l'Orient.
Un joug, ce jour, et un joug bien suave,
Au front courroucé de la fière mer
J'imposais — sinon au vent —
Avec les liens très doux de mon instrument,

« Lorsque, entre des globes d'eau je le vois qui jette
Sur l'arène, ce ligurien navire,
En caisses les aromates sabéens,
En coffres les richesses de Cambay,
Délices de ces pays devenues trophée
De Scylla et qui, étalées sur notre plage,
Furent, deux jours, lamentable butin
Aux harpies qu'engendre cette montagne.

« Segunda tabla a un Ginoves mi gruta
De su persona fue, de su hazienda,
La una reparada, la otra enxuta.
Relacion del naufragio hizo horrenda.
Luziente paga de la mejor fruta
Que en yervas se recline o en hilos penda,
Colmillo fue del animal que el Ganges
Sufrir muros le viò, romper falanges.

« Arco digo gentil, bruñida aljava,
Obras ambos de artifice prolixo,
Y de Malaco rey a deidad java
Alto don segun ya mi huesped dixo.
De aquel la mano, desta el ombro agrava;
Convencida la madre, imita al hijo,
Seras a un tiempo en estos orizontes
Venus del mar, Cupido de los montes. »

« Seconde planche fut ma grotte
A la personne d'un Génois et à sa fortune,
Celle-ci réparée, l'autre bien séchée.
Il fit une effroyable relation du naufrage.
Brillant paiement des meilleurs fruits
Couchés en des herbes ou à des fils pendus
Fut une défense de l'animal que le Gange
Vit souffrir des murs, rompre des phalanges :

« Je veux dire un arc gentil et un carquois poli,
Œuvre tous deux d'un minutieux artiste,
Et d'un roi de Malaca à une divinité javanaise
Magnifique don, selon ce que dit mon hôte !
De celui-là ta main, de celui-ci ton épaule, charge-les !
Vaincue la mère, imite le fils,
Et tu seras à la fois en ces horizons
Vénus de la mer, Cupidon des montagnes ! »

Su horrenda voz, no su dolor interno,
Cabras aqui le interrumpieron quantas
Vagas el pie, sacrilegas el cuerno
A Baco se atrevieron en sus plantas;
Mas, conculcado el pampano mas tierno,
Viendo el fiero pastor, voces el tantas,
Y tantas despidiò la honda piedras
Que el muro penetraron de las yedras.

De los ñudos con esto mas suaves
Los dulces dos amantes desatados,
Por duras guijas, por espinas graves
Solicitan el mar con pies alados;
Tal, redimiendo de importunas aves
Incauto messegiero sus sembrados,
De liebres dirimiò assi copia amiga,
Que vario sexo uniò y un sulco abriga.

Son horrible voix, non sa douleur interne,
Des chèvres là l'interrompirent dont
Les pieds vagabonds, les sacrilèges cornes
S'attaquèrent aux plantes de Bacchus.
Voyant piétiné le pampre le plus tendre,
Le fier berger poussa tant de cris
Et tant lança sa fronde de pierres
Qu'ils pénétrèrent le mur des lierres.

Par eux des nœuds les plus suaves
Les deux doux amants sont déliés;
Sur de rudes graviers et des épines graves
Ils sollicitent la mer avec des pieds ailés.
Ainsi, écartant des oiseaux importuns
De ses semées, un messier imprudent
Sépare un couple de lièvres ami
Qu'un sexe différent unit, qu'un même sillon abrite.

Viendo el fiero jayan con passo mudo
Correr al mar la fugitiva nieve,
(Que a tanta vista al Libico desnudo
Registra el campo de su adarga breve),
Y al joven viendo, quantas mover pudo
Celoso trueno, antiguas hayas mueve,
Tal antes que la opaca nube rompa
Previene rayo fulminante trompa.

Con violencia desgajò infinita
La mayor parte de la excelsa roca,
Que al joven, sobre quien la precipita,
Urna es mucha, piramide no poca;
Con lagrimas la ninfa solicita
Las deidades del mar, que Acis invoca;
Concurren todas, y el peñasco duro
La sangre que exprimiò cristal fue puro.

Le fier géant voyant d'un pas muet
Courir à la mer la fugitive neige
(Car sa vue est si perçante qu'elle registre
Le champ du court bouclier du Lybien nu)
Et voyant le jouvenceau, ébranle autant
De hêtres antiques qu'en peut un tonnerre jaloux :
Ainsi, avant que l'opaque nuage ne soit déchiré,
L'éclair est prévenu par une fulminante trompe.

Avec une violence infinie il dégage
La part majeure d'un rocher élevé
Et sur le jouvenceau la précipite :
Trop pour une urne et pour une pyramide assez !
En larmes la nymphe sollicite
Les divinités de la mer qu'Acis invoque ;
Accourent toutes ; et ce que le rocher dur
Exprime de sang est pur cristal.

Sus miembros lastimosamente opressos
Del escollo fatal fueron apenas,
Que los pies de los arboles mas gruesos
Calçò el liquido aljofar de sus venas;
Corriente plata al fin sus blancos huessos
Lamiendo flores y argentando arenas,
A Doris llega, que con llanto pio
Yerno lo saludò, lo aclamò rio.

Ses membres pitoyablement opprimés
A peine sont-ils par l'écueil fatal
Que les pieds des arbres les plus gros
Sont chaussés de la liquide rosée de ses veines.
Enfin — ses os changés en un argent coulant
Léchant les fleurs et ornant l'arène —
Il parvient à Doris qui, avec des larmes pieuses,
Le salua son gendre et l'acclama fleuve.

CHARTRES. — IMPRIMERIE GARNIER. 48.6.20.



167743

LS
G6384pol
.Fa

Author Gongora, y Argote, Luis de

Title Fable de Polyphème et Galatée, tr. par. Marius

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

Handwritten:
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

